
M A N U S C R I T

UNE PASSION SUD-AMERICAINE

de Ricardo Monti

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Françoise Thanas

cote : ESP97N218

Date/année d'écriture de la pièce : 1989
Date/année de traduction de la pièce : 1995

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE

Ricardo MONTI

UNE PASSION
SUD-AMÉRICAINNE

Mystère en un acte

Texte français: Françoise THANAS

Reçu le 01 JUIN 1995

LE LIEU

Salon dans un bâtiment d'une estancia, enclavé dans la campagne de Buenos Aires.

Construction coloniale, déjà ancienne au moment où se déroule l'action - milieu du 19ème siècle- .

Murs épais à peine blanchis à la chaux. Plafond très haut soutenu par des poutres. Sol recouvert de carreaux. Les volets sont hermétiquement fermés et le resteront pendant toute la durée de la pièce. Pas de meubles sauf une table et deux ou trois chaises. Deux grandes portes, à droite et à gauche. A gauche de l'avant-scène un repli du mur, formant une sorte de renforcement, donne sur une petite porte dérobée.

LES PERSONNAGES

Le Général de Brigade : environ 45 ans.

Quelques traits lui donnent un air juvénil: constitution robuste, peau brune et lisse, cheveux très noirs et crépus, et surtout un regard sombre, ardent. Il bouge peu, comme s'il avait appris à dominer une nature aux passions fortes, et à soumettre chacun de ses mouvements à un très grand contrôle. L'autorité indiscutable qui se dégage de lui est paralysante. Un seul de ses regards peut plonger dans un état d'obéissance absolue et de peur. Tout en lui est le reflet d'une austérité fanatique. Il est habillé simplement, comme les paysans. Il porte un poncho.

L'Aide de camp : Vieil homme, grand et élancé, maigre. Taciturne et sérieux. En lui se conjuguent bonté et scepticisme résigné. Il reste calme, même au milieu du chaos. Il porte un uniforme usé, et il a été blessé au bras au cours d'une escarmouche récente.

Barrabas : Gaucho à la stature imposante, il est hirsute et déguenillé. Dans ses yeux noirs brûlent fureur homicide et démente. Le regarder glace le sang.

Canning : Environ 50 ans.
Ministre Plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique. Il est le contraire de ce que l'on attend d'un gentleman anglais. Corpulent, vulgaire, ivrogne et sale.

Les Scribes : Deux "mites" émaciés aux cheveux longs et raides et au visage blanc. Ils portent un frac.

LES BOUFFONS (OU FOUS)

Farfarello : musicien populaire napolitain d'une quarantaine d'années. Ses yeux sont noirs, son regard vif, ses cheveux bouclés. Il a un anneau à l'oreille, les lèvres peintes et il est fardé. Sa voix est forte, stridente. Il est farceur, lubrique, mystérieux.

San Benito : comme les autres Fous, il peut avoir n'importe quel âge. C'est un mystique sec, illuminé, fébrile. Ses vêtements sont loqueteux et il ne se sépare jamais d'une Bible lourde et vieille.

Murat : petit, nerveux, têtu, à la peau sombre, aux yeux petits, noirs, mobiles, de vipère. Il porte des vêtements militaires de récupération tachés de sang séché, qui lui sont trop grands, et un petit sabre d'enfant en laiton.

Bigua : métisse gros, lascif et glouton.

Estanislao, l'enfant trouvé : le moins défini. C'est un individu aux cheveux blonds, clairsemés et abimés, aux yeux bleus enfantins, énormes et au regard lumineux.

NOTE : La chanson du prologue est Madonna della Gracia. Les vers de l'Enfer sont écrits sur la mélodie de La zita. Toutes deux, ainsi que Jesce sole..., appartiennent au répertoire de "La Nuova compagnia di canto Popolare" de Naples.

PROLOGUE

Rude nuit d'hiver. Il pleut depuis plusieurs jours. Le salon, fermé, est dans la plus complète obscurité. On n'entend que le vent à l'extérieur et le bruit confus d'une armée qui a dressé son campement autour du bâtiment: hennissements, ordres, bruits d'armes. Au bout de quelques secondes, on perçoit les sons joyeux d'une mandoline qui se rapprochent de plus en plus. Puis la porte de droite s'ouvre avec fracas et une curieuse compagnie fait irruption dans le salon. Ce sont les Fous. A la lumière d'une lampe à huile, ils traversent lentement la scène. Mouillés et couverts de boue ils tournent, en transe, autour de Farfarello dont la mandoline semble les hypnotiser. Leurs voix se mêlent et quand l'un d'entre eux se tait un étrange halètement reprend au rythme de la musique. C'est San Benito qui tient la lampe à huile. Dans son autre main, il porte la lourde Bible. Il est le premier à entrer. A quatre pattes, comme un chien, Biguá tourne nerveusement autour du groupe, aboyant et flairant tout le lieu avec frénésie. Estanislao tourne sur lui-même, comme s'il dansait. Enfin Murat exécute des mouvements guerriers autour de la troupe, brandissant son sabre, comme s'il dirigeait un bataillon.

SAN BENITO (entrant)

"Lux in tenebris!"

(Farfarello chante à tue-tête un chant liturgique du sud de l'Italie. San Benito vocifère des fragments de psaumes en latin. Murat pousse des cris de commandement. Biguá aboie et halète. Estanislao répète sa litanie).

FARFARELLO (il chante)
"Regina de lu cielo,
o Divina maestá
chesta grazia ca te cerco
fammella pé pietá.

Madonna de la gracia,
cambraccio puorte grazia,
a té vengo pé grazia,
o Maria, fance grazia".

(Il continue, improvisant sur la musique).

Mannaggia questo freddo,
ho le dita congelati,
managgia questi pazzi,
quest'inferno, questi negros.

(Il s'interrompt pour crier aux autres).

Eh, les fous, fratelli ! Nous restons ici?

(Il reprend son chant).

"Fance grazia, o Maria,
comme te fece lu Pateterno,
ca te fece mamma de Dio,
fance grazia, o Maria.

Fammella, o Maria,
fammella pé carità
pé li doni ca riceviste
dalla Santissima Trinitá.

Scese l'angelo de lu cielo
e te venne a salutá,
annunzia venne a Maria,
e nuie cantammo l'avemaria".

SAN BENITO

"Astiterunt reges terrae,
Et principes convenerunt in unum...
Convertentur ad vesperam.
Et famem patientur ut canes;
Et circuibunt civitatem..."

Omnes gentes circuierunt me.
Circunderunt me sicut apes.
Et exarserunt sicut ignis in spinis..."

MURAT

Sabre au clair, chargez! Conversion à gauche! Lances en avant, décapitez! Dispersez les avancées! Flanquez la droite ennemie! Poursuivre les fuyards! Passez-les au fil de l'épée! Ouvrez le feu au canon! Fusillez les prisonniers! N'évacuez pas les morts! Attaque en unités! Déployez la cavalerie!

ESTANISLAO

Je regarde l'eau et je tremble...L'eau, l'eau...L'eau, l'eau, l'eau, l'eau...

(S'enroulant sur lui-même, le groupe traverse le salon et disparaît par la porte de gauche. Peu à peu, tandis que les voix s'éloignent, les ombres planent à nouveau sur la scène. Obscurité et silence, hormis le bruit du vent et la rumeur de l'armée).

ACTE UNIQUE

Une autre lumière, tremblante, se dessine par la porte de droite que les Fous ont laissé ouverte. Quelques secondes plus tard entrent le Brigadier et l'Aide de camp, suivis des Scribes qui portent des bougies, une montagne de sous-main, de liasses de papier et de tout ce qui est nécessaire pour écrire. Comme les Fous, ils sont mouillés et couverts de boue. Le Général s'arrête au centre du salon et jette un coup d'oeil circulaire. Les autres se tiennent respectueusement quelques pas derrière lui.

L'AIDE DE CAMP (au Général)
C'est bien ici, monsieur?

LE GENERAL
Oui.

(L'Aide de camp fait un signe aux Scribes en claquant des doigts et ceux-ci disposent tout avec empressement sur la table. Pendant ce temps, le Général se laisse tomber sur une chaise. Il reste un moment immobile, les yeux fermés. Près de lui, inexpressif, l'Aide de camp attend).

LE GENERAL (sans ouvrir les yeux).
Dans combien de temps le jour se lèvera-t-il?

L'AIDE DE CAMP
Deux heures, monsieur.

LE GENERAL
La bataille est inéluctable.

L'AIDE DE CAMP
Allez savoir, monsieur. L'ennemi ne cesse de s'éclipser.

LE GENERAL

Toujours en mouvement, hein?

L'AIDE DE CAMP

On dirait qu'il s'éloigne.

LE GENERAL

Il menace, fait des feintes, mais se dérobe au combat. Que lui arrive-t-il au Fou? Pourquoi est-ce qu'il ne combat pas? Il venait pour dévorer le monde. Et maintenant, il danse le menuet?

L'AIDE DE CAMP

Ceux-là, monsieur, voilà ce qu'ils sont: des couilles molles.

LE GENERAL

Allez savoir. Comme il pleut depuis si longtemps... si cela se trouve, ils n'aiment pas se battre dans la boue. Ils sont propres, eux.

L'AIDE DE CAMP (souriant).

Oui, monsieur.

LE GENERAL

Il fait froid.

L'AIDE DE CAMP

Oui, monsieur. Je fais venir un brasero?

LE GENERAL

La blessure est profonde?

L'AIDE DE CAMP

Non, monsieur. Une égratignure.

LE GENERAL

Faites voir.

(L'Aide de camp s'approche. Le Général, sans le regarder, touche sa blessure. Puis il examine ses doigts, tachés de sang).

LE GENERAL (en souriant).

Sang de vieux.

L'AIDE DE CAMP

Oui, monsieur.

LE GENERAL (moqueur).

Un sang clair.

L'AIDE DE CAMP

Pas aussi vigoureux qu'avant.

(Pause).

LE GENERAL (frottant distraitemment le sang qu'il a sur les doigts).

Depuis combien de temps n'ai-je pas dormi?

L'AIDE DE CAMP

Deux nuits, monsieur.

LE GENERAL

J'ai de la fièvre.

L'AIDE DE CAMP

Je fais venir un médecin, monsieur?

(Pause).

LE GENERAL

Cette terre... toujours dans l'obscurité. Tel un animal endormi. Boue, fièvre, sang. Et, arrivant avec leurs cartes topographiques, ces gens qui rêvent de faire la guerre comme en Europe. Fonds de culotte avachis. Ils marchent comme des fous dans le désert, à la recherche de la fabrique de mirages. Ils ne méritent que mépris. Et cependant nous sommes là, dans la nuit, nous flairant les uns les autres. Et au lever du jour, si Dieu est servi, nous nous étripérons.

(Pause).

Je veux manger leur coeur. Déchirer leurs poitrines blanches, arracher leur coeur avec mes dents et le jeter dans la boue, aux pieds des chevaux.

(Pause).

Il faut les laisser venir. Les attendre calmement, comme un feu qui couve. Protéger l'animal endormi jusqu'à ce qu'il se réveille et mugisse, et que tous les peuples voient sa gloire. Amen.

(Pause. Il prend un ton plus léger).

Mais Corvalán, on doit se méfier. Parce que si eux ne sont rien, celui qui les commande gouverne les mers.

Et, pour apporter sa civilisation, il a des bateaux à vapeur.

L'AIDE DE CAMP

Voyez monsieur comme ils ont amarré nos paysans à la bouche de leurs canons. Ils égorgent les enfants et les vieillards, incendient des villages, des églises, violent des femmes.

LE GENERAL

Eh bien?

L'AIDE DE CAMP

Ils ne sont pas civilisés, monsieur. Ce sont des barbares.

LE GENERAL

Non, ils sont civilisés. Et en plus, ils lisent des livres, écrivent des vers.

L'AIDE DE CAMP (souriant).

Pour ce qui est des vers, monsieur...nos paysans en connaissent beaucoup.

LE GENERAL (moqueur).

Mais mon vieux, la question n'est pas de les connaître mais de les écrire! Quand comprendrez-vous cela?

(Avec une violence croissante. On ne peut savoir s'il se moque ou s'il est sérieux).

Que vous êtes stupide! Quel rustre! Comment peut-on commander avec des gens pareils? Qui connaît des vers? Vous connaissez des vers, vous?

L'AIDE DE CAMP (paralysé).

Non, monsieur.

LE GENERAL

Quel est l'individu qui, ayant appris des vers, peut faire la guerre? Ordre général! Que tout soldat qui connaît des vers soit déclaré pédé et fusillé!

(Parlant des Scribes).

Et les mites, pourquoi dorment-elles?

L'AIDE DE CAMP

Ils sont réveillés, monsieur.

LE GENERAL

Vous ne connaissez pas ces vermines? Ils ont pris l'habitude de dormir les yeux ouverts. Frappez-les.

(L'Aide de camp va vers les Scribes et leur donne des tapes sur la tête. Les Scribes se lèvent comme des ressorts. Pause).

LE GENERAL

Il faut tout écrire. Ne pas laisser se perdre un seul mot.

(Les Scribes s'asseyent automatiquement et commencent à écrire. On entend les plumes qui grattent le papier).

LE GENERAL (comme s'il faisait un grand effort de mémoire).

Or, tout ce qui a été écrit dans le passé l'a été pour notre instruction afin que nous possédions l'espérance...

(Il se dirige brusquement vers la table et examine les papiers tout en donnant des ordres à l'Aide de camp sur un ton froid et tranchant).

Cette nuit, tout le monde debout, armes à la main. Prêts pour le combat. Qu'on entoure le camp d'avant-trains et qu'on me communique toute nouvelle par bulletin. Vous pouvez vous retirer.

(L'Aide de camp hésite).

A qui appartient ce domaine?

L'AIDE DE CAMP

A des ennemis, monsieur. Ils ont tout raflé, puis sont passés à l'armée du Fou.

LE GENERAL

Brûlez tout, quand nous partirons. Disposez.

L'AIDE DE CAMP

Monsieur...

LE GENERAL

Ah, envoyez-moi les fous.

L'AIDE DE CAMP

Monsieur...

LE GENERAL
Qu'y a-t-il?

L'AIDE DE CAMP
Cette enfant, monsieur...

LE GENERAL (il sourit).
Quelle enfant?

L'AIDE DE CAMP
Celle qui a été retrouvée. Camila. Elle est ici.
(Pause).

LE GENERAL (souriant).
Celle qui était perdue et qui a été retrouvée?
Pourquoi est-elle ici?

L'AIDE DE CAMP
Ordre de Son Excellence. Son Excellence ne s'en
souvient pas?

LE GENERAL
Non.

L'AIDE DE CAMP
Son Excellence a donné l'ordre de mettre les
prisonniers aux fers et de les placer dans des
charrettes couvertes... L'enfant et le curé qui l'a
séduite...
(Pause).

LE GENERAL (explosant).
Qu'est-ce que j'ai à voir avec cet imbroglio? Je suis
un auteur de comédie peut-être? C'est une affaire à
mourir de rire... Allez, ne vous tourmentez pas, je
vais m'en occuper.

L'AIDE DE CAMP
Monsieur.

LE GENERAL
Quoi?

L'AIDE DE CAMP
L'enfant...

(Il fait un geste circulaire sur son ventre pour indiquer qu'elle est enceinte).

LE GENERAL

Ah, oui?

L'AIDE DE CAMP

C'est une chose qui appelle la justice divine. Qui fait peine.

LE GENERAL

Ne vous en faites pas, mon vieux. Nous ne sommes pas des monstres. C'est seulement pour donner une leçon. Ce sera bientôt terminé. Allez, envoyez-moi les fous.

(L'Aide de camp sort par la gauche. Le Général se promène de long en large).

LE GENERAL

Les mites, vous êtes réveillées?

SCRIBE 1

Oui, monsieur.

LE GENERAL

Sûr?

SCRIBE 2

Oui, monsieur.

LE GENERAL

Je sais bien que vous me trompez. Même si je vous tranchais la gorge, vous resteriez endormis. Votre sang se transformerait en rêves. Il flotterait dans les airs, comme de la fumée. Moi-même, je ne sais pas si je suis réveillé. Mais qu'importe si c'est en rêves, les mites écrivez!

(Comme électrisés, les deux Scribes ouvrent leurs encriers, mouillent leurs plumes et attendent, tapis sur le papier comme des chiens face à leur proie. Après une brève pause, Le Général commence à dicter rapidement).

Au Commandant en Chef des Provinces du Nord, don Eustaquio Flores. Cher ami, fatigué des intrigues de ces ingrats et traîtres qui n'hésitent pas à faire couler le sang de leurs frères pour satisfaire de folles ambitions, fatigué des turbulences incessantes de cette terre tumultueuse, fatigué de réfréner les

passions débordantes de ces fous, fatigué mais toujours prêt à accomplir mon devoir comme vous, mon ami, vous êtes prêt à accomplir le vôtre. Enfin, cette nuit, face à moi j'ai l'armée du Fou. Pour faire nombre, ils ont allumé sans doute plus de feux qu'il n'en avaient besoin. Mais moi, on ne me trompe pas. Ce n'est pas pour rien que le Fou, jusqu'à maintenant, s'est dérobé au combat. Dès l'aube, nous nous lancerons sur eux comme des chiens et, si Dieu est avec nous, nous pourrons assurer au moins pour quelques années la paix dans ces malheureuses provinces. A moins que le Fou ne décide de se dérober cette nuit encore, et que nous nous retrouvions au petit jour devant les cendres de tant de feux.

(Les Fous font irruption par la porte de gauche. Farfarello se jette aux pieds du Général et lui serre les jambes. Les Fous tombent à genoux. Le Général reste immobile, comme une statue de marbre).

FARFARELLO

Signor! Signor!

LES FOUS (excités, amusés).

Monsieur! Monsieur! Il veut dire Monsieur!

FARFARELLO

Quando saró libero? Signor!

LE GENERAL (immobile).

Ici, l'étranger, on parle en langage chrétien.

FARFARELLO

Libero! Libero!

LES FOUS

Il dit libre! Libre!

(Le Général éclate d'un rire glacial et saisit brusquement Farfarello par les cheveux. L'Italien hurle. Pause).

LE GENERAL

Pourquoi veux-tu être libre, l'étranger? Pour passer dans l'armée du Fou?

FARFARELLO

Per carità, signor, no!

LE GENERAL
Le Fou te paie?

FARFARELLO
No, no, signor! Lo giuro!

LE GENERAL
Et pourquoi est-ce qu'on t'a trouvé en train de marauder autour du campement?

FARFARELLO
Era sperduto!

LES FOUS
Il était perdu! Perdu!

FARFARELLO
Sperduto nel buio!

LES FOUS
Perdu dans l'obscurité! L'obscurité!

LE GENERAL
Tu t'es perdu à un mauvais endroit, l'étranger. Je crois, moi, que tu es un espion ennemi.

FARFARELLO
Ennemi, moi? Ma cosa dice, signor? Io sono staniero.

LES FOUS
Il est étranger! Etranger!

FARFARELLO
Io non capisco niente di tutta questa cosa americana, questa guerra! Tutti contro tutti.

LES FOUS
Il dit qu'il ne comprend rien à cette histoire sud-américaine, à cette guerre! Tous contre tous!

FARFARELLO
Tutti ammazzandosi!

LES FOUS
S'entre-tuant. Tous.

FARFARELLO
Io sono neutrale!

LES FOUS
Il est neutre! Neutre!

LE GENERAL
Ici, personne n'est neutre. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.

(Il lâche Farfarello qui reste à genoux sur le sol, se balançant, gémissant tel un histrion et se frottant la tête. Les Fous se dispersent).

FARFARELLO
Dio, oh Dio, quand donc se terminera ce rêve, ce rêve d'assassins. Quand me réveillerai-je sur ma terre lumineuse. Al sole. Italia mia, pure, civilizzata. Napoli, Napoli...
(Pause).

LE GENERAL
Les mites, vous êtes réveillés?

SCRIBE 1
Oui, monsieur.

LE GENERAL
Vous avez écrit tout cela?
(Brusquement, poussant un hurlement plaintif, Bigua s'écarte du coin obscur gauche auquel il était arrivé à quatre pattes comme un chien en flairant l'air, intrigué. Ce hurlement produit l'effet d'un cri d'alarme parmi les Fous qui se dirigent à la hâte vers ce même coin. Une agitation profonde s'empare d'eux. San Benito exorcise en latin. Murat se bat avec furie contre les ombres, son sabre en laiton à la main. Bigua est excité, comme un chien. Estanislao ouvre ses vêtements avec désespoir comme s'il ne pouvait plus respirer. Farfarello renifle l'air).

FARFARELLO
Dio, che spuzza... Ici, règne une odeur de mort.
(Intrigué, Le Général prend une lampe sur la table et s'approche du coin. A la lueur de cette lampe, il voit Barrabas, pelotonné, portant de lourdes chaînes.

Les Fous, impressionnés, se mettent derrière le Général comme pour se protéger. Pause).

LE GENERAL (à Barrabas, doucement).

Lève-toi.

(Au milieu du silence, Barrabas se lève lentement, comme dans un rêve, dépliant interminablement son corps immense. Pendant tout ce temps, il soutient le regard du Général, intense, comme hypnotisé).

SAN BENITO

Barabbam!

LES FOUS (comme "turbæ")

Barabbam! Barabbam!

LE GENERAL (soutenant le regard).

Barrabas était un assassin.

(Il claque des doigts et l'un des Scribes sort en courant, les bras collés au corps comme s'il était somnambule. Avec une lenteur extrême, Barrabas étend en croix ses bras desquels pendent de grosses chaînes. Puis il avance de quelques pas et colle sa poitrine à celle du Général. Avec la même lenteur, il l'entoure de ses bras. Les Fous sont terrifiés. San Benito marmonne son exorcisme en latin. Quand l'étreinte devient suffoquante, presque mortelle, l'Aide de camp fait irruption suivi du Scribe. L'Aide de camp se jette sur Barrabas et essaie de l'écartier. Après une lutte sourde et infructueuse, de lui-même Barrabas ouvre les bras en croix d'un geste brusque, recule de deux pas et s'effondre. Pause).

L'AIDE DE CAMP (agité).

Vous allez bien, monsieur?

LE GENERAL (agité lui aussi).

Qui est ce frère?

MURAT

Un autre espion!

FARFARELLO (éclatant d'un rire sinistre).

Un fou de plus!